

Juin 1794, du Nord à Fleurus

Texte avec orthographe d'époque comme sur les documents.

L'armée française commandée par **Jourdan**, vainqueur à Wattignies, pénètre en Belgique et se prépare à affronter l'armée coalisée de Cobourg.

L'armée française occupait les mêmes positions que dans la journée du **16 juin**, à l'exception qu'elle était postée un peu plus en avant.

Elle était composée des mêmes divisions et commandée par les mêmes généraux. Répandue en croissant autour de Charleroy, elle s'appuyait sur la Sambre par ses deux ailes, la droite vers **Lambusart** et les bois de Copiau, la gauche vers Landely (Landelies).

Le centre s'avancé jusqu'au bourg de Gosselies. La division du général Marceau s'étendait à Velaines et **Wansersee (Wanfercée-Baulet)** ; celle du général Lefebvre, un peu en arrière et sur la gauche de **Fleurus (à Fontenelle)** ; celle du général Championnet au-delà d'**Herpignies (Heppignies)** ; celle du général Morlot en avant de Gosselies ; celle du général Kléber en avant du moulin de Jumet (SNCV Tec) et du village de Courcelles ; celle du général Montaigu, à Trazegnies ; une brigade aux ordres du général Daurier, formant la réserve de l'aile gauche, se trouvait en avant de Landely (Landelies), derrière Fontaine-l'Evêque (sur les hauts de Leernes).

La division du général Hatry était postée en réserve à **Ransart**, et un corps de cavalerie aux ordres du général Dubois était réparti entre **Ransart, Soleilmont et Wagnée** ⁽¹⁾ (**Wangenies**), et près du bois de Lombue (bois Lombu à Gosselies).

Tout le front des positions françaises était défendu par des retranchements liés entre eux par de fortes redoutes.

L'armée des alliés occupait, à sa gauche, les hauteurs de Boignée, de Tongrines et du Point-du-Jour (Sombreffe) ; le centre se trouvait le long de la chaussée des Romains (chaussée Brunehaut, entre **Brye et Wagnelée**) et la droite s'étendait depuis Herlaymont (Chapelle-lez-Herlaimont) jusque près d'Anderlues.

Elle était composée de cinq grands corps qui devraient attaquer en même temps tout le front de l'armée française.

La première division, celle de droite, commandée par le prince d'Orange et le général Latour, avait ordre de se partager en trois colonnes au moment de l'engagement, afin de s'emparer de Trazegnies, de Fontaine-l'Evêque et des bois du Monceaux(-sur-Sambre). La force de cette division était de 24 bataillons et de 32 escadrons.

Le deuxième corps autrichien, à la droite du centre, dont la force était de 14 bataillons et de 16 escadrons, se trouvait aux ordres du général Quasdanovich. Il devait s'étendre sur la grande route de Bruxelles-Charleroy et attaquer Frasne (-lez-Gosselies), **Mellet, Wayaux** et Gosselies.

Le troisième corps autrichien, à la gauche du centre, était commandé par le général d'artillerie comte de Kaunitz.

La première ligne de ce corps se composait de 10 bataillons et de 18 escadrons.

La seconde ligne se formait de la réserve de l'armée.

Sa destination était d'attaquer les Français entre **Mellet et Fleurus** et de s'emparer du village **d'Herpignies (Heppignies)**.

Le quatrième corps autrichien, qui devait se lier à la gauche du troisième, commandée par le prince Charles, était le moins nombreux de tous ; il avait ordre de se diriger au plus tôt sur **Fleurus**.

Le cinquième corps autrichien, sous le commandement du général Beaulieu, faisait l'extrémité de l'aile gauche et était, ainsi que le premier, divisé en trois colonnes.

La première, à gauche, vers la Sambre, et conduite par Beaulieu en personne.

La deuxième, formant le centre, était aux ordres du général Zapf.

La troisième enfin, qui formait la droite, était commandée par le général Schmertzing, et devait se lier au corps de l'archiduc.

Le cinquième corps d'armée (française ?), fort de 18 000 hommes, devait marcher, par **Boignée, Bauley (Baulet) et Lambusart**, sur **Charleroy**, dans le dessein de faire une trouée jusqu'à cette place et de la ravitailler s'il était encore possible.

Les relations du temps suivant les sources françaises relatent que le prince de Cobourg avait dans son armée une cavalerie beaucoup plus nombreuse et mieux aguerrie que celle des Français ; mais en revanche, les relations autrichiennes prétendent que Jourdan avait une artillerie plus expérimentée et mieux servie que celle de Cobourg.

Un fait est certain, les deux belligérants, désirant vivement engager le combat, se portèrent en avant avec une égale ardeur, le 26 juin, à la pointe du jour (ici aussi l'heure est différente suivant les documents; il ne faut pas oublier que les généraux donneront l'heure suivant qu'ils soient Anglais, Français ou autre comme dans leur pays), et l'action commença sur les deux lignes par une vive canonnade prolongée jusque la fin du matin.

Vers l'extrémité de la gauche des Français, le prince d'Orange, à la tête de la première colonne de la première division ennemie, s'empara d'abord du calvaire d'Anderlues, de Fontaine-l'Evêque, et pénétra jusqu'au château de Vespe (à Leernes).

En vue d'opérer sa jonction à Rous (Roux) avec les deux autres colonnes de son corps d'armée, il attaqua la brigade du général Daurier ; quelques succès eurent lieu dans les premiers instants.

Les Français, effrayés par le nombre des assaillants, allaient céder à leurs efforts et abandonner le village qu'ils défendaient, lorsque, renforcés par une brigade que le général Montaignu envoyait à leur secours, ils reprirent courage et opposèrent une vigoureuse résistance aux Autrichiens, et ceux-ci se replièrent.

La colonne du prince d'Orange, ayant ainsi perdu la supériorité du nombre, s'aperçut rapidement que la partie n'était plus égale.

En vain, l'ennemi manœuvra avec art, soit pour enlever de front les batteries, soit pour les prendre de flanc. Sa cavalerie s'élança et chargea brusquement les troupes françaises qui gardaient les pièces ; elle fut chaque fois repoussée et écrasée par la mitraille que vomissaient les batteries françaises.

Après avoir perdu un grand nombre de ses soldats, le prince d'Orange opéra sa retraite sur Forchies(-la -Marche).

Pendant que la brigade du général Daurier défendait et gardait ainsi glorieusement sa position, le général Montaigu était contraint d'évacuer la sienne.

Les deux autres colonnes du premier corps de l'armée autrichienne, commandées par le général Latour, après avoir passé le Piéton (la rivière), s'étaient rangées en bataille entre le bois de la Gloriette et la cense de Mont-à-Gouy (entre Piéton, le village, et Gouy-lez-Piéton).

Elles s'étaient ensuite avancées par échelons vers Trazegnies, en refusant leur gauche. Après une heure d'une canonnade assez vive de part et d'autre, la première ligne autrichienne, marchant en avant, attaqua les Français, et malgré leur résistance prolongée, les força à céder du terrain.

Montaigu, désespéré de cet échec, ordonna à la cavalerie française de charger les Autrichiens. Elle s'élança avec rapidité. Surpris, l'ennemi s'arrêta. L'exemple de la cavalerie française avait ranimé le courage de l'infanterie, qui revenant à la charge, attaqua à son tour l'ennemi avec vigueur et reprit sa première position. Ce succès ne fut que momentané.

Témoin du désordre introduit parmi les siens par la cavalerie française, le général autrichien Latour appela à son secours sa réserve. Bientôt, il retourna à l'attaque des retranchements. Le choc des nouveaux assaillants fut si impétueux que la cavalerie du général Montaigu fut obligée de reculer à son tour. Poursuivie avec vivacité, elle se jeta sur l'infanterie française et répandit la confusion dans leurs rangs. Montaigu ne réussit qu'avec peine à empêcher sa division de se débander entièrement.

Il parvint à contenir les ennemis et se retira, suivant les instructions qu'il avait reçues du général Jourdan, en partie vers le général Daurier et sur Marchienne-au-Pont, en

ayant soin de faire redéployer les positions et d'établir des batteries sur la rive droite de la Sambre.

Le général Kléber, instruit des dangers que courait cette division, envoyait en ce moment un détachement de cavalerie et des canons pour la secourir. Ce renfort n'arriva que pour être témoin de l'avantage que remportait l'ennemi. Le détachement de Kléber, n'espérant point rétablir le combat, se hâta lui-même de se retirer des environs et se replia sur Marchienne.

Ce succès, remporté par le général Latour sur la gauche de l'armée française, avait été prévu par Jourdan !!!, « qui l'avait comme préparé », en affaiblissant cette gauche pour lui renforcer sa droite et son centre.

Bien loin d'être avantageux à l'ennemi, cette demi-victoire allait lui devenir funeste.

Le prince d'Orange avait imprudemment employé une partie de son armée contre une seule division française. Il se trouvait entièrement séparé du prince de Cobourg et de Latour, trop faible pour forcer le passage du Piéton. Il courait désormais le danger d'être enveloppé dans la position où il s'était placé.

En effet, ce général, s'étant hâté de poursuivre Montaigu s'était emparé des bois de Monceaux et venait de faire canonner Marchienne-au-Pont où s'était renfermée la droite de la division en retraite. Il espérait être soutenu, dans cette opération, par le prince d'Orange ; mais ce prince, arrêté par Daurier, n'avait pu déboucher par Rous (Roux).

Cependant, Latour se flattait encore de garder sa position lorsqu'une habile manœuvre du général Kléber vint donner aux événements un autre résultat. Ayant reçu les ordres de Jourdan, ce général s'empara des hauteurs de Piéton. Voulant appuyer la résistance de Montaigu dans Marchienne, il fit placer de fortes batteries sur ces hauteurs et foudroya les troupes autrichiennes de Latour, occupées elles-mêmes à canonner Marchienne.

En même temps, il fit transporter le chef de brigade Bernadotte (futur roi de Suède qui aura son commandement au château de la Serna à Jumet), avec quelques bataillons français, sur Baymont (Jumet), et fit attaquer ce village.

Cette double diversion eut tout le succès que Kléber en attendait. Le feu de ses batteries françaises, auquel voulurent vainement répondre les Autrichiens, répandit l'alarme parmi les troupes autrichiennes de Latour et jeta le désordre dans leurs rangs.

Remarquant de l'irrésolution dans leurs mouvements, Kléber ordonna un dernier effort dans le dessein de leur faire abandonner leur position. Bernadotte attaqua la droite de Latour, la repoussa et pénétra dans les bois du Montceaux (Monceau-sur-Sambre). Kléber lui-même attaqua leur gauche et la fit contourner par la brigade Duhesme, mort à Genappe.

Cette première division de l'armée autrichienne de Cobourg, privée de l'appui du prince d'Orange, engagée fort loin du centre des combattants, et menacée d'être enveloppée par toutes les forces de Kléber, jugea qu'une plus longue résistance était inutile et se décida à opérer sa retraite. La bataille du Piéton était terminée.

Elle se fit à quatre heures du soir, d'abord sur les hauteurs de Forchies (la Marche), et ensuite sur le camp de Haine-Saint-Paul et de la chapelle Herlaymont (Chapelle lez Herlaimont).

Tandis que le premier corps de l'armée alliée échouait ainsi dans ses derniers efforts sur la gauche des Français, l'ennemi attaquait avec la même impétuosité, mais avec moins de succès, le centre de l'armée républicaine.

Le second corps du prince de Cobourg, qui faisait partie du centre des alliés, et qui était commandée par le général Quasdanowich, après avoir manœuvré sur la route de Bruxelles et s'être emparé de Frasne (Frasnes-lez-Gosselies), s'était mis en ordre de bataille en avant de la cense du Grand-Champ.

Il devait opérer contre la division française aux ordres du général Morlot. Celui-ci, attentif au mouvement de l'ennemi, avait fait avancer des troupes pour s'y opposer.

Elles avaient ordre de marcher par Thuméon (Thiméon) et par Mellet, afin de prendre l'ennemi en flanc, pendant que Morlot lui-même les attaquerait de front. Mais ces troupes ne mirent point assez de rapidité dans leur marche ; elles furent devancées.

Le général Quasdanowich avait attaqué, sur sa droite, la cense de Brunehaud (Liberchies) et repoussé les Français envoyés par Morlot pour le prendre de flanc ; après s'être établi sur les hauteurs de ce dernier village, il se mit à canonner le front de la division française, postée en avant de Gosselies.

Bientôt, il la fit attaquer. Mais les Français se défendirent avec tant d'intrépidité que le général Quasdanowich n'osa pas aborder la ligne de bataille ; il se borna à continuer sa canonnade, à laquelle l'artillerie française répondait avec d'autant plus d'avantage qu'elle était placée dans des redoutes de fortune.

Les deux partis restèrent ainsi à se canonner jusqu'au soir. Quasdanowich, ayant alors appris la défaite du prince de Cobourg, s'empressa de suivre le mouvement de recul de l'armée et se retira sur Trois-Bras entre Frasne et Genappe. (À l'époque, les quatre-Bras de Baisy-Thy sont déjà cités, mais les documents ne parlent que de trois. Pourquoi ?)

L'avant-garde du prince de Kaunitz attaqua d'abord six escadrons de la division française du général Championnet postés près de la **Cense de Chessart (fermes de Chessart entre Villers-Perwin, Mellet, Heppignies et Wagnelée), à Saint-Amand.**

Après avoir fait mine de résister, les cavaliers français, ne se sentant point en force, se replièrent sur le gros de leurs troupes retranché entre **Saint-Fiacre, Héppignies et Wagnie (Heppignies et Wangenies ou Wagnelée).**

Ps : Sur les anciens plans, Wagnée est cité soit pour Wagnelée, soit pour Wangenies

Les alliés se portèrent rapidement à leur poursuite et le prince de Kaunitz, ayant réuni le troisième corps sous ses ordres arrivé vers **Saint-Fiacre**, le fit ranger en bataille, malgré une vive canonnade qui partait des retranchements français.

Championnet, voyant qu'il allait être attaqué, envoya alors huit escadrons dans le dessein de tourner l'ennemi du côté de **Wagnie**. Cette manœuvre réussit au gré des désirs du général français Championnet. (Ici, le Wagnie est certainement **Wagnelée**.)

Menacé d'être enveloppé, Kaunitz fit faire un mouvement d'arrière à ses troupes et imitant la prudente circonspection du général Quasdanowich, il n'osa point se porter à l'attaque des retranchements. Il resta pendant quelque temps dans la même position, se contentant de répondre, par son artillerie, aux continuelles canonnades des Français. Il semblait attendre l'issue des attaques des autres corps pour se décider.

En effet, il était informé que le général Beaulieu (voir le lieu-dit au limite de **Brye - Marbais**), aux prises avec la droite de l'armée française, poursuivait vigoureusement le combat, se flattant de remporter un avantage décisif.

Beaulieu, qui commandait le cinquième corps de l'armée alliée, s'était mis en mouvement de la Cense de Faye (**Fayt** : ferme de **Wanfercée**, appartenant au prieuré d'Oignies à Aiseau). Ses tirailleurs engagèrent le combat avec ceux de Marceau, postés vers les villages de **Wansersée**, de Velaine et de **Bauley (Wanfercée-Baulet – Keumièe - Velaine)**.

Reçus avec fermeté, ils furent d'abord repoussés ; mais ils revinrent à la charge, firent plier les tirailleurs français, et s'emparèrent de **Baulet**, de Velaine et du bois de même nom sur la route d'Onos (Onoz).

Les troupes de la droite de Marceau, obligées de céder après un combat des plus opiniâtres, se retirèrent dans les bois de Copiau, derrière les retranchements qu'ils y avaient élevés.

Les Français réussirent à les maintenir longtemps en avant de leurs retranchements. Cependant, se voyant près d'être tournés par une colonne ennemie qui avait pénétré par la pointe du bois conduisant à la **Cense** de la Maison **Rouge** et craignant d'être coupés, ils abandonnèrent leur position. L'infanterie se replia dans **Lambusart** et la cavalerie se rallia en avant de ce village. Celle-ci fut chargée et mise en déroute par

la cavalerie autrichienne. La cavalerie française fut obligée de se retirer sous la protection d'une batterie.

Chargée de nouveau par quatre escadrons autrichiens postés non loin de **Lambusart**, elle se laissa culbuter sur l'infanterie française.

Le désordre était manifeste parmi les fantassins. Marceau dut personnellement ranimer le courage de ses troupes. À sa voix, les Français s'élançèrent la baïonnette en avant et reçurent avec sang froid la cavalerie autrichienne. Ainsi, ils donnèrent le temps aux escadrons de se reformer. L'ennemi, repoussé par cette attaque et foudroyé par l'artillerie placée dans Lambusart, fut contraint de contourner le village.

Il y eut alors un moment de ralentissement dans le combat : Jourdan en profita pour donner l'ordre au général Hatry de se joindre au général Lefebvre, de se soutenir l'un et l'autre et de soutenir la division Marceau, tandis que le général Dubois se porterait avec la cavalerie de réserve en arrière de **Wagnie et d'Epignies (Wangénies et Heppignies)**.

Mais Beaulieu avait appelé à lui des renforts et recommençait l'attaque contre **Lambusart**.

Les troupes de Marceau résistèrent avec cette valeur héroïque que leur inspirait leur brave général, et si sa cavalerie eût soutenu leur courage, peut-être eussent-elles conservé leur position. Cependant, celle-ci, chargée par plusieurs escadrons ennemis, ne put résister et rendit nuls tous les efforts de l'infanterie française.

À la vue de cette cavalerie opérant sa retraite au grand galop, les soldats s'imaginent que tout est perdu, tournent le dos sans songer à prolonger leur défense et se retirent en désordre vers le Pont-à-Loup (Pont de Loup) afin d'y repasser la Sambre.

Marceau réussit à retenir quelques bataillons français et, ayant réuni sous son commandement six autres bataillons que venaient de lui envoyer les généraux Lefebvre et Hatry, il posta ce petit corps dans les haies et dans les jardins de **Lambusart**. Soutenu par son artillerie, dont les Autrichiens n'avaient pu s'approcher, il contint l'ennemi et l'empêcha de déboucher du village.

Quelques escadrons de Beaulieu qui s'étaient hâtés de filer le long de la Sambre se présentèrent devant Charleroy. Ils y furent reçus par l'artillerie française qui avait place dans la forteresse.

Tandis que Beaulieu réussissait à déposer Marceau de sa position, le général Lefebvre défendait glorieusement celle qu'il occupait en arrière de **Fleurus**.

Attaqué par le quatrième corps de l'armée alliée que commandait l'archiduc Charles, il avait d'abord été obligé de faire replier ses avant-postes du village de **Fleurus** après un combat long et meurtrier.

C'est en vain que les Autrichiens essayèrent de forcer la position et les retranchements des généraux Lefebvre et Hatry sur **Lambusart**.

Deux manœuvres que le prince Charles commanda pour les tourner tantôt à droite, tantôt à gauche, échouèrent également. Voyant enfin que tous ces mouvements étaient inutiles pour surprendre les Français, le général ennemi se décida à les attaquer de front.

Trois fois les troupes autrichiennes arrivèrent jusqu'à portée de pistolet de la ligne française, par trois fois elles furent repoussées par la mitraille et la mousqueterie française.

Aussitôt qu'elles tournaient le dos pour reformer leurs rangs, elles étaient chargées par des régiments de cavalerie française que le général Lefebvre faisait déboucher du camp par des passages qui avaient été ménagés.

Enfin, découragé par le peu de succès de ces trois attaques et menacé d'être poursuivi, le prince Charles fit un mouvement sur sa droite pour se réunir au prince de Kaunitz.

Le général Lefebvre se préparait à tirer parti de cet avantage, et déjà il était sorti de ses retranchements, lorsque la nouvelle de l'échec éprouvé par le général Marceau parvint jusqu'à lui. À cet instant, il reçut l'ordre de Jourdan de lui porter secours.

La retraite de cette division mettait son flanc droit à découvert, et si le prince Charles, au lieu de se retirer, eût alors retourné à la charge, on peut douter que Lefebvre se fût trouvé en mesure de résister.

Mais avec des si...

Le général français comprit l'imminence du danger qu'il courait et prit les moyens les plus propres à l'éviter. Les différents corps qui occupait le centre de **Fleurus** reçurent l'ordre de l'évacuer et de se replier par échelon dans les retranchements du camp (**au Vieux-Campinaire et à Fontenelle sous Fleurus**).

En même temps, Lefebvre poussa les tirailleurs jusqu'au près de **Lambusart** et, de cette manière, se mit à même de soutenir les bataillons que Marceau avait réunis en arrière de ce village.

Un régiment de cavalerie et les grenadiers de la division vinrent se former en potence depuis le village jusqu'au bois. Il se trouvait sur ce point plusieurs hauteurs ; Lefebvre y envoya aussitôt quelques troupes et y fit établir une batterie de douze pièces d'artillerie.

À ce moment de la journée, l'aile droite française se retrouvait en mauvaise posture. Marceau avait reculé et avait été forcé de repasser la Sambre. Le succès de la journée dépendait maintenant de l'attaque vers **Lambusart et le Vieux-Campinaire**. Si Cobourg, en rassemblant toutes ses forces et avec vigueur, avait foncé sur les divisions françaises, il en aurait été autrement du sort de la journée et des années à venir. Mais Cobourg, resté fidèle à ses anciennes conceptions militaires, manqua d'audace et d'imagination.

La volonté profonde du général Beaulieu voulant à tout prix prendre **Lambusart** définitivement prouvait bien qu'il connaissait toute l'importance de cette position. Nous avons vu avec quel acharnement il s'était efforcé de déboucher de ce village après la retraite de la division du général Marceau.

Arrêté dans ce mouvement par les bataillons que celui-ci avait réunis et par l'artillerie placée sur les hauteurs, il avait appelé à son secours la colonne du général Schmertzing et une partie de la troisième commandée par le général Zapf.

Schmertzing et Zapf s'avancèrent en même temps par un défilé du côté de **Lambusart** dans le dessein de prendre à revers les retranchements français (défilé : la route du **Wainage** entourée par des haies simplement ??).

À ce moment, Lefebvre arriva de **Wangénies et Fontenelle** avec des grenadiers français formés en potence et une batterie d'artillerie de douze pièces. Les deux colonnes autrichiennes furent tellement maltraitées par la mitraille française qu'elles se retirèrent en toute hâte avec de lourdes pertes.

Le général Beaulieu demanda au prince de Kaunitz et à l'archiduc de soutenir ses efforts en attaquant eux-mêmes vigoureusement les Français. Il réunit toutes ses divisions et attaqua en masse les retranchements et parvint à prendre le camp par le flanc. Il s'agissait de contourner la droite de l'armée française.

Devant le danger d'effondrement et d'enveloppement que courait sa droite, Jourdan envoya la plus grande partie de la division Hatry au secours de celle de Lefebvre. Il lui donna l'ordre de garder sa position, mais aussi de chasser l'ennemi de **Lambusart** vers Namur. Les Français opposèrent à l'ennemi une vive résistance. À mesure que les Autrichiens voulaient déboucher dans le village de **Lambusart**, ils étaient arrêtés par un feu terrible de mousqueterie française. De plus, ils étaient assaillis de tous côtés par les troupes légères éparpillées dans les jardins et dans les prairies, dissimulées derrière les haies.

Lefebvre prit l'offensive ; ses soldats se jettent avec fureur sur les Autrichiens de Beaulieu, les culbutent, les chassent de **Lambusart**. Ils ne leur permettent de se rallier qu'en arrière de ce village sur **Bauley et oignelé (Baulet, Moignelée)**.

Mais ce dernier échec ne peut encore rebuter le général Beaulieu. Nous avons déjà dit qu'il avait fait prier les princes Charles et de Kaunitz de seconder ses efforts. Ceux-ci, prévenus des succès que se promettait le général Beaulieu, avaient en effet réuni leurs forces et avaient attaqué en force la division française du général Championnet tenant la position de **Saint Fiacre Herpigni** (hameau entre Heppignies et Mellet).

.../

« La redoute dont Championnet se sert est la ferme **au croisement de la route de Mellet à Fleurus et de la rue Oleffe à Heppignies** ainsi que l'ermitage de **Saint-Fiacre** qui se trouvait en face, soit sur la route de remembrement vers les terres de **Chassart et Saint-Amand**.

(La croix dessinée sur le pignon est celle qui représente l'abbé de Beauprés à Fumay France.

Six ermites viendront de cette abbaye pour enseigner aux enfants du village et cela jusque la révolution.) En ce qui concerne le village d'Heppignies, l'église et le château (celui-ci est détruit après 1825, car il est encore loué comme habitation en

septembre 1824) serviront de redoute aux troupes suivant les mouvements de l'attaque »

.../

La division de ce général était à l'abri derrière de forts retranchements, appuyée à une redoute armée de 18 pièces de canons. Elle était soutenue par la réserve de cavalerie et quatre compagnies d'artillerie légère. Elle résista valement à tous les efforts de l'ennemi.

Toutefois, le général Championnet ayant reçu un faux avis qui lui annonçait que le général Lefebvre avait été forcé d'abandonner sa position, et craignant d'être pris entre deux feux, crut devoir ordonner la retraite de sa division. Déjà la grande redoute était entièrement désarmée ; déjà la tête de la colonne débouchait dans le village d'**Hépignies, (Heppignies)** lorsque Jourdan, qui s'est aperçu de ce faux mouvement, arriva avec six bataillons et deux régiments de cavalerie du général Kléber et vint rétablir la position.

Certain de la fausseté du rapport, Jourdan donna ordre à Championnet de faire revenir promptement l'artillerie dans la grande redoute. Lui-même se met à la tête des six bataillons qu'il a amenés et les dispose en colonne serrées à la droite d'**Hépignies** (sur les terres entre **Wangénies et Heppignies**, les Autrichiens revenus de **Chassart** avaient repris le bas d'**Heppignies au trou del vigne**).

Le prince de Kaunitz et l'archiduc, qui s'étaient aperçus du recul de Championnet, s'étaient emparés des haies et des jardins d'**Hépignies (Heppignies)**, tandis que Beaulieu manœuvrait toujours contre Lambusart. Les trois colonnes autrichiennes s'avançaient en bataille sur deux lignes, dans la plaine entre **Hépignies et Wagnie (Heppignies et Wangénies)**. Une artillerie nombreuse accompagnait les colonnes autrichiennes et était masquée par celle-ci. Le combat entra dans sa phase décisive. Jourdan fait donner l'ordre aux soldats français de ne faire feu que lorsque l'ennemi sera parvenu à demi-portée de canon. Le feu de la grande redoute, au château et à l'église du village, et celui de quatre compagnies d'artillerie légère, portèrent la mort dans les rangs autrichiens. Deux fois les troupes autrichiennes de Kaunitz et de l'archiduc Charles reviennent à la charge ; deux fois elles sont repoussées sur Saint-Fiacre avec de lourdes pertes.

La dernière attaque fut la plus vigoureuse. Irrité par les obstacles et devenu furieux par la résistance, l'ennemi bravait les dangers avec une impassibilité que ne surpassait point la bouillante valeur des Français.

L'artillerie tirait de part et d'autre avec tant de vivacité qu'il était impossible de distinguer les coups. Les obus enflammèrent les blés et les baraques des fermes. Plusieurs caissons sautèrent avec une forte explosion. La redoute est enveloppée, un moment, d'un nuage de flammes et de fumée. Quelques bataillons français, effrayés, demandent l'ordre de retraite.

**« Non, dit Jourdan, qui combattait à la tête de ces braves, point de retraite
aujourd'hui !
Nous retirer quand nous pouvons combattre !
Non, non, point de retraite ! »**

Cette phrase est sans doute ajoutée par les commentateurs de l'événement. En effet, Jourdan ne se trouvait pas dans les environs immédiats de ces bataillons. Elle traduit par contre très bien cette volonté de victoire à tout prix.

(Chaque bataille a son mot : souvenez-vous du **NUTS** de Bastogne en 1944!)

Les Français se rejetèrent et bousculèrent les Autrichiens. Cette fois, le prince de Kaunitz et l'archiduc opérèrent leur retraite avec précipitation. La victoire au centre des Français est un pas décisif vers la victoire finale.

À droite, le général Beaulieu avait repris **Lambusart** à Lefebvre. Celui-ci, rallié derrière le village, se déroba à l'ennemi un moment, porta sa deuxième ligne à sa droite, en colonnes d'attaque, sur **Lambusart** et fit attaquer de front le village par ses autres troupes.

Les Français, animés par la vengeance et le désir de remporter enfin la victoire, s'élançèrent avec confiance et le village fut pris par les deux colonnes françaises, qui

y entrèrent, chacune de leur côté, entourant le village. Lors de cette dernière attaque, le général Beaulieu fut blessé à la jambe.

Il était six heures du soir. Le prince de Cobourg, enfin informé de la prise de Charleroi par les Français, comprit que son plan de bataille ne pouvait plus réussir dans aucun cas et donna l'ordre de repli par Sombref (Sombreffe) et Balatre, vers Gembloux. Ainsi, tous les corps de l'armée alliée, en se retirant, cédaient la victoire aux Français. Le prince de Kaunitz avait été chargé, par Cobourg, de protéger cette retraite. La cavalerie du général Dubois fut chargée de la poursuite. Mais celle-ci fut peu vigoureuse et l'ennemi put s'échapper sans grands dangers. Les alliés se retirèrent sur Nivelles, d'où ils portèrent un corps à Roeulx (Petit-Roeulx-lez-Nivelles), le gros sur Mont-Saint-Jean, près de Braine-la-Leud, à l'entrée de la forêt de Soignes, la gauche entre Genappes et Gembloux.

À 20 heures, les armées de la République étaient seules maîtres du champ de bataille.

La seconde conquête de la Belgique par les Français fut le fruit de cette **célèbre victoire de Fleurus**. Elle fut d'ailleurs **inscrite sur l'Arc de Triomphe à Paris**. Mais devons-nous croire le général Jourdan qui rapporta que la victoire ne fit pas plus de 6 000 morts et prisonniers alors que les Autrichiens avouèrent une perte de 10 000 hommes, dont 3 000 prisonniers.

La position française était plus forte que celle des alliés. En effet, placée en un arc concentrique, le commandement français disposait d'un front plus court, pouvait facilement communiquer et, surtout, les corps d'armées pouvaient se soutenir mutuellement beaucoup plus vite.

Placés à l'extérieur du demi-cercle, les alliés, eux, devaient, au contraire, disperser bien davantage leurs armées et avec un commandement multicéphale handicapé par des liaisons trop longues entre les différents corps.



Déclaration des droits de l'HOMME. 1789.



**CHAMPIONNET,
le vainqueur à Heppignies le 26 juin 1794**